



GIR'OSCOPE

Éditeur : Grenoble – Isère – Roumanie

Numéro : 70

Décembre 2019

Notre livre d'Histoires



Fragment din apelul destinat participanților la al 14lea Congres al Partidului Comunist Român

„Credem că este poate ultima ocazie de a se opera cu înțelepciune și în mod pașnic schimbările esențiale pe care starea de criză actuală le impune cu necesitate. Este poate ultima ocazie de a evita un conflict social major, de a evita vărsarea de sânge la care aproape totdeauna duce disperarea.

Aveți misiunea istorică de a evita o asemenea tragedie, așa după cum aveți datoria să vă gândiți la răspunderea nemiloasă nu doar în fața istoriei, ci și a judecății imediate care nu va întârzia să vină. *Răbdarea românului e proverbială, dar nu e fără de margini!*”

Frontul Salvării Naționale *

Fin de l'appel à destination des participants au 14ème Congrès du Parti Communiste Roumain

« Nous croyons que c'est, peut-être, la dernière occasion d'agir avec sagesse et pacifiquement, pour déterminer les changements essentiels que l'état de crise actuel demande impérativement. C'est, peut-être, la dernière occasion d'éviter un conflit social majeur, et la tuerie à laquelle amène, presque toujours, le désespoir.

Vous avez la mission historique d'éviter une telle tragédie. Et vous devez aussi réfléchir sérieusement à la responsabilité qui sera jugée sans pitié, non seulement devant l'histoire, mais devant le jugement proche qui ne tardera à venir. *La patience du Roumain est proverbiale, mais elle n'est pas sans limite.* »

Le Front de Salut National*



Frontul Salvării Naționale * - „*Frontul Salvării Naționale nu mi-a fost furat, - fiindcă el era destinat să aparțină tuturor - el a fost trădat... In spiritul și în litera lui... Cei care și-au asumat gestionarea Revoluției n-au reușit (n-au vrut, n-au putut), nici la început nici mai apoi, - indiferent de culoarea politică - să realizeze un FRONT al tuturor românilor, uniți în efortul frățesc de re-zidire a țării și a oamenilor ei, n-au reușit (n-au vrut, n-au putut) sa SALVEZE țara de sărăcie, într-un spațiu binecuvântat de Dumnezeu să nu fie deloc sărac, de injustiție și impostura, de incompetență și ticăloșie, n-a reușit (n-a vrut, n-a putut) să grădinărească și să apere valorile NAȚIONALE care ar fi putut uni și salva. Deci drama mea este aceea a unei ființe trădate.*”

Scrisoare, Alexandru Melian, Gieres-Franța, 22.02.2011

Sommaire :

Notre livre d'Histoires	1	Evolution depuis 30 ans	8
Ils y étaient : témoignages	2 à 7	Bunavestire	8-9
Poésie « Martisor à Doina Cornea »	6	En guise de conclusion	10

Message envoyé au poste de radio Europe Libre, le 27/08/1989 et diffusé périodiquement jusqu'en novembre

Chers amis,

Dans le Pays des Roumains opprimé et oublié de Dieu, l'Apocalypse montre les dents. Ici, dans les âmes de ceux marqués par la constellation mythique de Miorița pâturent les troupeaux du désespoir fouettés jusqu'au désastre par les bergers sans âmes et par les loups, métamorphosés en chiens de garde. Parce que dans leurs cœurs noirs ont germé les feuilles de belladone, s'est répandu le poison des porteurs de la souffrance et de la mort ainsi que le poison des profanateurs de la lumière et des usurpateurs de l'histoire.

Nous sommes devenus un peuple de prisonniers....sans vêtements rayés et sans cellules grillagées (celles-ci sont des « jouets » de la torture pour les téméraires qui ont le courage de dire NON à la mascarade de la dictature). Notre prison s'étend d'une frontière à l'autre, gardée par les mitrailleuses et, ce dernier temps, par des clôtures en fil de fer barbelé. Nous sommes « libres » de bouger et....d'être bougés, nous sommes « libres » de nous rassembler et....d'être rassemblés, nous sommes « libres » de briser nos poumons pour exprimer notre « enthousiasme » et de rougir les paumes de nos mains en applaudissant ceux qui nous affament dans le froid et le noir, qui nous humilient y compris la sacralité de l'amour, ceux qui démolissent les monuments de l'histoire, qui profanent les tombeaux, qui salissent la dignité du présent et qui ruinent nos espoirs en l'avenir. Nous sommes « libres » de glorifier la dictature d'un clan dont le blason marie la paranoïa avec la vanité, la perfidie avec la férocité, l'inculture avec la répulsion envers la culture. Tous ces éléments du « blason » Ceausescu prennent symboliquement la forme d'un serpent qui s'enroule sur la carte de notre malheureux pays.

Et pourtant, les ombres du désespoir n'ont pas totalement noirci la lumière. L'espérance rayonne encore nos aspirations et notre volonté d'agir. Elle est une sorte de feu sacré qui est entretenu toujours par les meilleurs et les plus courageux fils et filles de notre peuple, unis par le désespoir, comme les mineurs du Valea Jiului et les ouvriers du Braşov, ou isolés par les forces de répression du régime, comme Doina Cornea, Mircea Dinescu, Paul Gomma Dan Deşliu et beaucoup d'autres qui agissent solitaires en clandestinité. Mais, la résistance des Roumains, - un peuple paisible et aimable, mais terrible quand il arrive à la limite de sa patience – est aujourd'hui comme un iceberg dont on ne voit que la partie d'en dessus. Les formes de résistance sont nombreuses et diverses, mais à cause du régime de terreur et du manque de moyens, elles restent, pour la plupart, inconnues et non-coordonnées. Il y en a une, assez vaste dont la tyrannie ressent les effets mais reste impuissante : *le peuple roumain a mis en œuvre une grève générale sui-generis*. Les échecs de tous les plans économiques, - bien plus profonds et plus vastes qu'ils n'apparaissent dans les lamentations et les menaces du dictateur – ont leurs origines, sans doute, dans les stratégies politiques et économiques mégalomanes et incompétentes du régime. Mais, ils s'expliquent aussi, en grande mesure, par la réaction hostile du peuple envers cette politique et envers ces auteurs. Une hostilité qui se concrétise par peu de travail et par le désintérêt pour la qualité, par des nombreuses soustractions, de toute sorte, et par la mystification.

Dans cette résistance et dans les disponibilités remarquables du peuple se nourrit notre espoir. De plus, il est fortifié par vous, ceux qui, chaque soir et chaque matin, cassez les murs du mensonge, éclairez le noir en nous donnant la confiance qu'on n'est ni seuls, ni oubliés. Cet espoir est aussi fortifié par les nombreux et touchants signes de solidarité, non seulement de la part de nos frères qui ont pris la voie de l'exil, mais par tellement de consciences individuelles et collectives de toute l'Europe.

Les paroles restent de faibles messagers pour exprimer notre reconnaissance envers vous, envers le peuple belge et ces dirigeants, envers la France et la Suisse, l'Angleterre et l'Italie, envers les USA et la solidarité polonaise et hongroise. Nous vous remercions tous pour la solidarité avec nos souffrances et pour vos positions vis à vis de ce régime médiéval en toilette du XXème siècle. Nous espérons que vous allez faire tout ce qu'est possible et par tous les moyens pour ramener la Roumanie en Europe à la veille du XXIème siècle. Il est nécessaire de reconnaître et d'appliquer une vérité fondamentale : le principe de non-ingérence dans les affaires intérieures d'un état ne se justifie plus quand il est invoqué par une bande d'usurpateurs de type mafieux qui terrorise, par les armes et tous les moyens économiques, un peuple démuné de tous les possibilités de se défendre. La Roumanie fait partie des affaires intérieures de l'Europe et de tout le monde civilisé. Et ceux qui ne respectent pas les lois du monde civilisé n'ont pas le droit de bénéficier de l'inviolabilité.

N'oubliez pas les appels à l'aide du peuple hongrois en 1956 qui, bien qu'ils aient été entendus partout, sont restés des cris dans le désert, étouffés par les chenilles des chars soviétiques. Depuis plus de 10 ans, depuis la Roumanie, on entend les mêmes cris.... La différence c'est que les chars soviétiques ont été remplacés par les bulldozers et les agresseurs ne sont pas venus de l'étranger, mais de l'intérieur. Ecoutez nos cris, et aidez-nous avant qu'il ne soit trop tard !..

A ce message qui est destiné à vous et au monde entier, nous attachons un appel envers **le 14ème Congrès du P.C.R.** qui devrait être le forum suprême des 3 millions de communistes et non pas l'instrument de manœuvre du clan Ceausescu, intéressé, tout d'abord, à maintenir le pouvoir, avec n'importe quels moyens et avec n'importe quel prix.

Nous vous prions de transmettre cet appel à votre poste de radio, périodiquement, jusqu'au Congrès et pendant toute sa durée.

Si on ne dévoile pas notre identité ni d'autres détails sur nous, nous sommes convaincus que vous allez parfaitement comprendre les raisons d'un tel comportement. Nous espérons pouvoir vous transmettre d'autres messages.

Le Front de Salut National

Le point de départ: Timișoara



15 décembre 1989 - Mes parents partent pour Timișoara, des amis les ont invités pour « partager » un cochon. Comme on dit en roumain « să taie porcul ». Ce n'était pas dans leurs habitudes, pourtant ... Sinon un autre Noël, avec la même « chasse aux trésors » dans les « l'alimentara » de Bucarest, se préfigurait. Ils devraient en avoir marre.

21 décembre 1989 - Un ami de ma sœur était dans les premières barricades sur le Bd. Magheru. Il a échappé de justesse aux confrontations en s'abritant dans le local poubelle d'un immeuble. Ensuite il nous a appelés, tout en sachant que les coups de fils sont surveillés. Ne sortez pas, ils tirent à balles réelles.

22 décembre 1989 - C'est vraiment bête mais pour la première révolution mondiale transmise en direct à la télévision, nous avions la télé en panne... Écouter la radio la rendait encore plus impressionnante. On s'imaginait la foule, l'angoisse de nos « conducător », la fuite, l'hélico, ... Une vague de bonheur de liberté se propageait comme un tsunami, on n'arrivait pas à croire que c'était vrai. Je suis sortie dans la rue faire signe de main aux voitures qui passaient. Ma mère me dit « t'es juste en train de faire coucou aux secouristes qui sauvent leur peau... » Mais maman !

Règles de base en communisme (la terreur):

1. Ne pas penser
2. Si tu penses, ne le dis pas
3. Si tu le dis, ne l'écris pas
4. Si en dépit de cet avertissement tu l'écris, ne le signe pas
5. Si tu finis par le signer, arrête de t'étonner!

Source Ionel Chicinaș

Le point n° 8 de la Proclamation de Timișoara!

La loi électorale doit interdire le droit de candidature, pour les trois prochaines élections consécutives, à tous les anciens officiers de la Securitate et à tous les anciens activistes du Parti Communiste Roumain, quelque soit la liste qu'ils souhaitent défendre.

Cet article n'a jamais été inscrit dans la loi, ce qui a amené à la situation actuelle, ou 30 ans après, les anciens officiers des services secrets et les hommes de l'ombre du communisme ont encore le pouvoir.

18 décembre 1989 - Mes parents reviennent de Timișoara avec pas seulement leurs sacs ensanglantés mais aussi leur cœur. Ils venaient de partager le même train avec les étudiants de Timișoara, emmenés à la gare par la police. Ils étaient blancs, silencieux, eux ils avaient échappé aux balles, certains de leurs collègues non. Une fille a serré dans ses bras tout le long du voyage la veste tachée de sang de son ami. C'était tout ce qui lui restait.

19 décembre 1989 - Nos parents nous racontent, on les écoutait pétrifiées, j'avais 18 ans, ma sœur 19 et demi. Dehors, dans la nuit de décembre d'une chaleur infernale, 20°C peut-être plus, brillait une lune rouge sang. On dit que ces lunes rouges annoncent un tremblement de terre à venir. Celle-ci annonçait aussi le tremblement qui venait de se passer.

20 décembre 1989 - On était censée se taire mais ce fut plus fort que moi, j'ai fini par tout raconter à mes collègues et aussi à mes profs de la fac, ce que je savais de mes parents. Ils me regardaient avec peur et stupeur, je risquais beaucoup à parler. Mais je ne pouvais pas faire autrement.

23 décembre 1989 - En compagnie de mes amis on monte dans un ces fameux camions bondés de gens, on crie, on siffle, on chante, on applaudit. On est heureux, on se sent libres. Tout un coup un gars du camion est frappé fortement à la tête par une bouteille en verre balancé d'un balcon... Il a le visage en sang, on s'agite tous pour l'aider, on comprend aussi que ce n'est pas tout ça, que ce n'est pas gagné, que ce n'est pas fini...

25 décembre 1989 - La télé a été réparée, on attend comme toute la Roumanie la rediffusion du procès et de l'exécution sans savoir exactement ce qui s'est passé. J'ai le cœur serré, j'ai un sentiment de malaise, la diffusion tarde encore et encore, nous on attend comme des cons de recevoir ce qu'on veut. Pendant ce temps les nouveaux dirigeants aux manettes prennent le temps de soigner les détails de leur mise en scène.

Petra Petresco (née Nita)

NB : récemment à Bucarest, lors d'un de mes vernissages, je me retrouve nez-à-nez avec Gelu Voican Voiculescu. Si vous ne le connaissez pas je vous laisse vous renseigner. Courtois, aimable, intéressé par l'art. J'ai envie de lui cracher au visage ma désapprobation face au passé, et face au rôle qu'il a joué dans cette farce immonde, je n'ose pas, je me dis, au final, l'important c'est de le penser. Mais si j'avais encore 18 ans, c'est sûr que je l'aurais fait !

L'Absurdistan dans « L'Époque d'or » du communisme

Les paysans devaient acheter des œufs dans des commerces en ville et les donner dans leurs magasins villageois en échange de sucre et de l'huile. Ou quand l'imagination communiste en matière d'impôt bat à plat couture la française !

Dans les années 1980, les paysans (tout habitant d'un village roumain) étaient tenus de donner à l'état, chaque mois, un quota d'œufs en fonction du nombre des poules dans leur basse-cour. Pendant l'hiver, quand les poules ne pondent quasiment plus d'œufs, les paysans ne pouvaient pas payer cet impôt. Pour avoir droit à prétendre à leur quota mensuelle de sucre et d'huile (1kg ou 1litre / personne), les paysans n'avaient pas de solution que d'aller en ville acheter ces œufs.

Ce fragment fait partie du texte « 30 ans depuis la Révolution de 1989 – souvenirs de l'Époque d'Or » écrit par Viorel Pop et Ionel Chicinaș. Vous trouverez le texte intégral sur notre site.

21 Décembre 1989 : Des pages anciennes de journal

« On ne peut pas s'écarter de la manifestation puisque nous sommes plongés dedans. » (Eugène Ionesco, Journal en miettes)

A la mémoire des vrais héros



Moi aussi j'ai vu et j'ai vécu la révolution en direct. D'abord j'ai été un spectateur parmi d'autres, en regardant de mon balcon le déroulement des faits. Savez-vous que la révolution a commencé sous mes vitres ? Ne me dites pas que la révolution n'a pas eu lieu ! Que ce fût autre chose ! C'est peut-être vrai, mais ce fût aussi une révolution. J'étais là !

Après 12 heures, les premiers préparatifs d'organisation ont commencé. Les jeunes qui s'étaient réunis en face de la salle d'exposition Dalles, (sous mes fenêtres), sont allés à l'Université pour revenir un peu plus tard encore plus nombreux. A 16 heures ils étaient devenus très nombreux. Aux jeunes se sont ralliés les ouvriers ! Ils ont crié, scandé et prié en récitant le Notre Père. A un moment donné, pointant du doigt ceux qui étaient installés aux fenêtres de mon immeuble, ils ont scandé : « vous aussi vous êtes des roumains, vous aussi vous êtes des roumains, venez avec nous, venez avec nous. »

Alors j'ai eu honte ! On pense de la même manière mais on agit différemment. Les larmes aux yeux, je suis descendue dans la rue et je me suis mêlée à la foule : J'avais été séparée de la révolution par 9 étages. Maintenant je suis dedans. Quelle grande différence ! D'en haut je regardais comme un stratège tous les déplacements des troupes de l'armée, de la milice et aussi des troupes USLA (des troupes antiterroristes), c'est ce jour-là que j'ai appris que ça existe. Je pouvais tout évaluer, tout apprécier. En bas je ne pouvais ni voir, ni entendre, mais je pouvais sentir. Alors qu'est-ce que je sentais ? Une forte cohésion, une vibration d'un bout à l'autre de la foule. Je n'ai pas eu peur ! J'avais le sentiment de vivre une prodigieuse élévation !

A un moment donné j'ai regardé en haut et j'ai vu mon père au balcon. Il était tout seul, malade, habillé d'une simple chemise malgré le froid. J'ai eu peur pour sa santé. Pour les enfants je ne craignais pas car ils étaient partis chez leurs grands-parents. Je me suis dit : "c'est mieux de monter pour quelques minutes prendre soin, un peu, de papa et aussi d'avoir une vue d'ensemble sur la situation". J'avais accès à quelque chose que la foule n'avait pas. Lorsque je suis arrivée chez moi, au neuvième étage, j'ai mis un veston sur les épaules de mon père. Après quelques minutes, Niki, mon mari est arrivé. Tous les trois, nous sommes sortis sur le balcon pour regarder dans la rue. La foule était alignée, face à face avec les soldats. Au début, c'étaient les troupes USLA face à la foule, ils étaient vêtus comme des cosmonautes, en costumes bleus avec des casquettes et des boucliers argentés.

Ceux qui se trouvaient maintenant face aux manifestants étaient vêtus en kaki et avaient des casquettes et des boucliers blancs.

Soudain, un camion, venant de l'Université, fit son apparition. Il s'approcha à grande vitesse. Quand il arriva en face des manifestants il ralentit, la foule se partagea en deux, faisant de la place, les soldats firent de même, le camion passa et s'arrêta près du magasin Unic. La foule reforma ses rangs. La manifestation de protestation continua.

Après quelque temps un autre camion s'approcha à grande vitesse, il s'arrêta juste en face de la foule. La foule se partagea à nouveau en deux, faisant de la place pour que le camion passe, les soldats firent de même. Le camion s'éloigna. Et encore une fois, un autre camion arriva et tout se répéta de la même façon. Les manifestants ne renonçaient pas à scander leurs slogans, ils offraient des fleurs aux soldats. Puis ils se mirent à genoux et récitèrent le Notre Père. C'est là qu'un autre camion fit son apparition, s'approcha à grande vitesse mais ne ralentit pas. Il heurta violemment la foule. On a entendu comme s'il s'était cogné contre un mur. Alors je suis entrée dans la maison, j'ai commencé à pousser des cris, je me suis tordue de douleur. J'avais un grand remord : Pourquoi je n'ai pas averti la foule pour qu'elle puisse esquiver cette violente attaque ? J'ai clamé mon impuissance. Mais tout s'est passé si vite, je ne suis pas arrivé à comprendre le danger. Les autres conducteurs de camions avaient procédé d'une autre manière. Comment savoir ce qui allait se passer ? Mon mari a apprécié mon émoi comme un véritable état de choc et il m'a donné une gifle. Moi, j'ai voulu retourner sur le balcon pour évaluer la catastrophe. Mais il n'a pas voulu que j'y aille. Il m'a retenu. Je l'ai poussé et je suis sortie.

O, mon Dieu ! Quel carnage dans la rue ! Le camion s'est arrêté, il avait pris entre ses roues jumelées un jeune homme qui avait été laminé. Un autre était écrasé entre une roue double et le grand réservoir d'essence. D'autres gisaient par terre, sans vie. J'en ai compté environ 25. Peut-être que certains étaient seulement blessés et qu'ils ont survécu ? Maintenant, dans la rue, il n'y a plus que des soldats. Les manifestants ont pris la fuite, sauve qui peut. Certains ont brisé les vitres de la salle d'exposition Dalles pour s'y mettre à l'abri. D'autres ont monté rapidement les escaliers de mon bâtiment. Des miliciens venus de la rue Train Vuia ont alors fait éruption dans le bâtiment et ont tiré sur les gens. Deux filles ont été abattues dans la cage d'escalier de deux balles dans la tête.



Dans la rue on entendait des rafales de mitrailleuses. Deux jeunes m'ont raconté qu'ils ont réussi à prendre l'ascenseur et sont arrivés à notre étage. Niki a entendu du bruit et a ouvert la porte. Nous étions tous terrorisés mais nous sommes restés calmes. Je leur ai d'abord demandé comment ils s'appelaient. On a décidé que, si les miliciens arrivaient, on leur dirait que nous sommes amis. Les jeunes étaient une fille et un garçon. Lui vers la trentaine, elle étudiante. La fille tenait dans sa main un bout de drapeau. Elle me l'a donné. Je me demandais comment m'en débarrasser. Le brûler ou le jeter dans les toilettes ? Les gens ont parfois des réactions étranges. Quand la fille a voulu entrer dans la maison, elle a demandé quelque chose pour s'essuyer les bottes. Alors je lui ai offert le bout de drapeau et elle a essuyé ses bottes avec. Alors, j'ai renoncé à le brûler et je l'ai caché quelque part, sous le lavabo. J'ai fermé les fenêtres. Niki, qui a fait son service militaire, m'a interdit de les rouvrir. Nous nous sommes réfugiés dans la salle de bain quand le concert des mitrailleuses a recommencé. Le ciel était tout illuminé.

Mais dans tout ce vacarme on pouvait entendre des coups de feu disparates. Quelques années plus tard, quand j'ai appris que les balles n'étaient pas toutes des vraies balles, j'ai compris que les coups de feu isolés ont fait des victimes. J'ai demandé à la fille comment elle a rejoint la manifestation ? Elle m'a raconté : « je suis allée au salon de coiffure Sabena pour me faire couper les cheveux, il y avait beaucoup de monde. Pendant que je me faisais couper les cheveux, la manifestation a commencé, la coiffeuse effrayée a interrompu la coupe. J'ai quitté le salon de coiffure, les cheveux partiellement coupés. J'ai me suis mise en route vers la Plaza Romana et j'ai entendu ce que les gens scandaient. J'ai voulu rejoindre la foule mais j'ai eu peur et j'ai décidé de m'en aller. Puis je me suis dit "si tous les autres font comme moi, qui va rester sur place ? " je suis resté et j'ai commencé à scander avec la foule. » Elle était près du trottoir. Quand le camion criminel est rentré dans la foule, les gens se marchaient sur les pieds, se bousculaient, elle a été mise par terre et n'a pas pu se relever. Elle s'est accrochée à la jambe d'un homme en se traînant péniblement jusqu'au moment où elle a réussi à se relever. Elle a eu de la chance parce que, près du trottoir elle a pu être parmi les premiers qui ont pénétré dans mon immeuble. Elle a eu de la chance parce qu'elle est arrivée chez nous. Le jeune homme était, comme nous, physicien. Il avait tardé pour rentrer chez lui de son travail. Il n'ait pas arrivé sur place par hasard. Nous n'avons pas reçu la visite de miliciens et ça nous a rassurés un peu. La manifestation s'est déplacée vers l'hôtel Intercontinental. Mais sous nos vitres s'était installé l'état-major de l'armée, de la milice et de la sécurité.

La nuit va être longue et incertaine, me dis-je. Il faut manger quelque chose pour se donner plus de force. J'étais contente car j'avais acheté un jour auparavant du pain, de la charcuterie, du sucre et des citrons. Du thé il y en avait assez. J'ai préparé du thé sucré avec beaucoup de jus de citron. Nous avons mangé plusieurs sandwiches. Après ce repas frugal nous nous sommes sentis mieux.

J'ai regardé un peu dans la rue derrière le rideau et j'ai vu comment les tanks ont escaladé avec leurs chenilles la barricade construite devant l'hôtel Intercontinental. Puis comment la barricade a été brûlée et enfin j'ai vu la barricade enlevée et les manifestants dispersés par jets d'eau. Il était un peu après deux heures du matin quand les voitures de salubrité sont venues ramasser les cadavres et nettoyer le sang des trottoirs et de la rue. Mais ils n'ont pas nettoyé le sang répandu dans le hall d'entrée de mon bâtiment.

Au matin, nos visiteurs voulaient partir et nous le voulions aussi mais la zone était clôturée, entourée de soldats. Que peut-il arriver ?

On demande les papiers aux gens à la sortie du bâtiment ? C'est déjà arrivé autrefois. Nous avons procédé comme dans les films avec les partisans. Mon mari est parti à son travail. La consigne était simple : si Niki marche tout droit il n'y a pas de danger, mais s'il traverse, alors la situation est dangereuse et il ne faut pas sortir de la maison. Il a marché tout droit. Et les deux jeunes ont quitté la maison l'un après l'autre car la consigne était favorable. D'abord l'homme, puis la fille.

Nous étions assiégés. On pouvait quitter la zone, mais l'entrée n'était permise qu'aux riverains. Combien faudra-t-il de temps pour que le périmètre de sécurité soit levé et que se passera-t-il après je ne le savais pas. Enfin, j'ai regardé par la fenêtre et j'ai vu que le magasin Unic était ouvert. J'ai pris la décision de descendre et d'y aller pour acheter la ration pour un mois de sucre, d'huile et de viande (un demi-kilo par personne). Je suis descendue et j'ai vu dans le passage du mon bâtiment une mare de sang. Je me suis arrêtée, j'ai tressailli, j'ai frémi. Du sang humain. Où marcher ? Je n'ai pas eu le choix et je mis le pied sur le sang des héros. Je suis arrivée dans la rue qui avait été lavée avec de la lessive, il y a quelques heures, j'ai marché et après quelques pas, je me suis arrêté et j'ai regardé en arrière. J'ai vu les traces de mes pieds marquées de sang. Je n'ai pas pu oublier mes traces de sang.

Un jour, alors que j'étais aux Etats-Unis, j'ai reçu une invitation d'y rester. Un instant, je fus tentée d'accepter, mais les empreintes ensanglantées de mes pieds ont redirigé mes pas vers mon pays. Les traces baignées de sang et surtout les corps des jeunes innocents qui ont trouvé la mort le 21 décembre 1989 en face de ma maison, m'ont déterminé à chercher de l'argent auprès de mes collègues de l'institut où je travaillais à l'époque et auprès des étudiants de la faculté de physique, pour confectionner une plaque commémorative, dans le but de marquer l'événement tragique du 21 décembre 1989. Aux étudiants j'ai demandé une somme modique, mais symbolique, de 10 lei et ils ont récolté plus d'argent que les chercheurs de mon institut. Puis je me suis adressée aux étudiants de la faculté d'architecture pour m'aider à faire fabriquer la plaque commémorative. Je leur ai aussi proposé d'organiser le 21 mars une commémoration avec de la musique pour les jeunes qui se sont sacrifiés pour la liberté. C'était peut-être le début du mouvement qui va s'appeler plus tard « La Place d'Université ». Je me suis souvent posé cette question. A ma demande, des étudiants ont apporté de Maramures une plaque noire en granite. Pour l'inscription qui devait consacrer ce souvenir j'ai pris conseil auprès de mes collègues. Les uns et les autres m'ont demandé de décrire comment les choses se sont passées. Mais il n'y avait pas de place pour une histoire toute entière... C'est alors que, dans un moment d'inspiration j'ai trouvé les mots.

« Des vrais héros ont trouvé ici la mort le 21 décembre 1989 ! » et à côté une simple croix. Je trouve que cette proposition exprime l'essentiel des faits. Mais qui va écrire l'inscription sur la plaque de granite ? Nous n'avions pas les outils nécessaires. J'ai eu peur de ne pas aboutir dans ma démarche. Alors j'ai demandé l'aide au président de l'association "21 décembre". Il a trouvé un sculpteur qui a réussi à graver la plaque.

Nous avons fixé la plaque le 21 décembre 1990, quand a eu lieu la commémoration du premier anniversaire. Je vivais la réalisation de mon projet et la mission que je m'étais imposée.

En mémoire **des Vrais Héros !**

Texte écrit spontanément "les évènements, les phrases, les mots, me sont arrivés en cascade..."

Doina Țetcu Traduction en français Ana Trestieni

Mărțișor à Doina CORNEA

Ton nom,
comme une brise du Paradis,
ton visage,
noblesse assombrie
d'un ineffable
tristesse.

C'est ta tristesse,
mon pauvre pays,
Roumanie !

Ton âme chrétienne
vidée de sa sève
torturée
sur la croix de la honte.
Trahie par certains
prétendus patriotes,
en vrai des
ordures orgueilleuses.

Oubliée
par un monde rassasié.

Assaillie par les larmes,
versées en silence
par des fils trop soumis
et trop bons.

C'est cette tristesse
qui t'entoure, Patrie,
Terre chérie restée sans place
pour les aïeux.
Tes icônes chassées de demeures
et tes églises écroulées tous les jours...
Doina,
ton être frêle remplit le vide
des âmes de millions
de Roumains qui pleurent,
se révoltent ou espèrent.

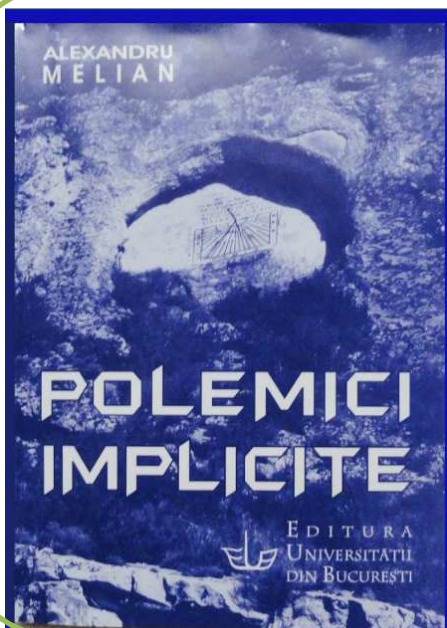
Toi,
Doina - symbole,
Doina -mère et grand-mère,
devant toi, humblement je m'incline.

Cornelia Petrescu

Cette poésie (en langue roumaine) a été diffusée sous anonymat au poste de radio « Europe libre », le 1 mars 1989, lue par Adriana POLIZU.

**Mărțișor
Symbole de printemps fait de brins rouges et blancs en soie et une amulette en argent, verre, tissu... Il est offert, le premier mars, comme port bonheur aux femmes : mères, épouses, amies...*

***Doina CORNEA
Courageuse dissidente dans la Roumanie communiste, Doina CORNEA a combattu la destruction des villages et des églises, ordonnée par le Dictateur. Son prénom « Doina » est synonyme avec le mot désignant en roumain un genre de balades populaires nostalgiques. Après la révolution roumaine de Décembre 1989, le renom de Doina CORNEA a été étouffé par les premiers dirigeants, des néo-communistes.*



Volumul revizuit și adăugit de critică de literară al lui Alexandru Melian „**Polemici implicite**” apărut la „**Semănătorul - Editura on-line**”, în februarie 2011, pe lângă valoarea lui literară de necontestat - reprezentând un izvor nesecat pentru studenții de la litere – conține în capitolul al IV-lea, un subiect-bombă sub modestul titlu „Efemeride întru neuitare”.

Aflăm astfel, cu uimire, din acest capitol și din anexe, că temuta securitate a lui Ceaușescu a fost umilită timp de aproape opt ani, că toate mijloacele sale profesionale, sprijinite de cea mai sofisticată tehnică de urmărire - furată de serviciile noastre secrete din occident - n-au fost în stare să găsească acel subversiv individ supranumit „Clandestinel”, care a periclitat în mod grav ordinea internă a statului comunist. Aventura aceluia om care a pornit de unul singur un război de uzură într-un moment când regimul comunist era puternic consolidat, în toate structurile sale, o vom detalia în rândurile ce urmează. Totul a început când regimul totalitar ceaușist a simțit în plin plex nu mai puțin de șapte gloanțe: la 15 mai 1982, ofițerii securității retraseră de la oficiile poștale bucureștene șapte scrisori incriminând racilele sistemului comunist și ale conducătorului său „preaiubit”, Nicolae Ceaușescu.

Le texte fait partie de la chronique écrite par Nicolae N. Tomoniu à la lecture du volume „Polemici implicite”. Vous pouvez lire l'intégralité sur notre site internet.

30 ans après, il se souvient décembre 1989

Ce jour-là j'étais devant la télé dans l'appartement de mon père à Craiova. Comme j'avais participé au défilé du 23 août j'étais dispensé du stage ouvrier prévu en cette fin d'année pour les étudiants en deuxième année de fac d'électronique comme moi. Je suis donc allé un peu plus tôt chez mon père que je voyais rarement depuis le début de mes études à Bucarest. Ma mission pendant ce défilé était de porter sur les épaules, avec d'autres garçons, une sorte de grande plateforme en bois. Dessus, deux gymnastes dans une gestuelle immobile pointaient leurs mains vers un grand livre ouvert représentant les réussites du régime et de notre grand « Conducător ». Nous avons répété pendant des semaines notre passage de quelques minutes devant la tribune officielle. A l'époque, le 23 août était la fête nationale des Roumains. Le parti communiste, minuscule en 1944, participe à la coalition des partis traditionnels qui permet au jeune roi Michel de renverser le régime du général Antonescu allié de l'Allemagne nazie. Les communistes poussés des ailes par l'armée russe qui se trouvait à ce moment à une semaine de marche de Bucarest, se sont attribué le mérite intégral de cette opération qui a placé la Roumanie du côté des Alliés.

Ce jour de décembre Ceaușescu allait tenir son discours à la suite des événements de Timișoara. Je n'avais pas l'habitude de suivre ses discours, bien au contraire, mais ce jour-là c'était différent. La radio clandestine Europa Liberă nous avait informés des événements de Timișoara où l'armée avait ouvert le feu sur la foule. Les régimes communistes tombaient les uns après les autres dans d'autres pays du bloc de l'Est. Un basculement avec des conséquences gigantesques pour mon pays me paraissait imminent. Toute cette foule rassemblée à Bucarest dans la Place du Palais ne présageait rien de bon pour le régime. Et voilà, moins de deux minutes après le début du discours, des sifflements et des huées retentissent. Ceaușescu s'arrête de parler, son image bouge à l'écran comme lors d'un tremblement de terre. L'instant est magique. L'émotion est à son paroxysme. Je reste collé à l'écran pour voir la suite. Ceaușescu reprend la main après quelques longues minutes de déroute en promettant des hausses de salaire. Il réussit à finir son discours mais rien ne sera plus comme avant. C'est le début de la fin. Le jour même des gens occupent les places et les rues du centre de Bucarest en criant « Liberté » et « A bas la dictature ». A Bucarest la répression commence le soir de ce 21 décembre 1989. Il y a des morts. J'allais l'apprendre après.



J'appelle mes parents pour leur annoncer l'incroyable nouvelle. Nous sommes dans un état difficile à décrire qui mélange peur et joie. Mon grand-père jubile. Il attend ce moment depuis la fin de la guerre. A l'époque il avait 44 ans et pensait comme tant d'autres que ça n'allait pas durer, que les Américains allaient venir et rétablir l'ordre. Les communistes lui avaient pris la maison et le commerce familial qu'il avait bâti avec son frère. Mes grands-parents ont dû quitter leur maison, centre-ville de Craiova en face de la Philharmonique, en espace de 24 heures, pour laisser la place à un grand du parti. Mon grand-père s'est retrouvé dans la rue ou presque avec sa femme, la belle-mère et ses deux enfants. Il était la seule source de revenus de la famille. Par la générosité d'un voisin ils ont pu trouver abri dans une sorte d'entrepôt à proximité.

Des années plus tard les dirigeants de Craiova ont trouvé bon de transformer radicalement le centre-ville. Les charmantes maisons d'architecture néoclassique ont été démolies et des bâtiments d'une architecture sans nom et sans couleur ont été construits à la place. Mes grands-parents ont été mutés dans un petit appartement dans un quartier périphérique de Craiova, quartier dans lequel se trouvait également l'appartement de mon père. Ma grand-mère n'a pas pu encaisser cette nouvelle épreuve, elle est tombée dans une profonde dépression et mourut peu après.

A 89 ans grand-père était donc heureux de vivre ce moment historique. Mon père aussi. Jeune il n'avait pas pu intégrer l'Ecole de médecine à cause de ses origines. Les gens d'origine « douteuse » comme mon père, étaient nombreux mais les places réservées pour eux à l'école étaient rares. Mon père a finalement réussi à devenir stomatologue et travaillait à la campagne. Euphoriques, nous faisons des plans pour le futur et imaginions comment les choses allaient se passer dans le meilleur des mondes. Le nouveau pouvoir démocratique va nous rendre justice, pensions-nous. Effectivement une loi de la rétrocession des biens confisqués par le régime communiste a été adoptée assez vite. Mais la corruption installée tout aussi vite a fait que ni mon grand-père ni mon père n'ont pas pu avoir de bénéfice de leur vivant. Des procureurs de la DNA (Direction Nationale Anticorruption) demandaient encore en 2015 des arrestations dans le dossier ANRP (Autorité Nationale pour la Restitution des Propriétés). Des hauts responsables politiques comme le vice-président du parti National Liberal (parti historique réputé démocratique avant la guerre) étaient impliqués.

Le 22 décembre Ceaușescu et sa femme perdent définitivement le contrôle du pays. La télévision roumaine devient la télévision libre. L'immense comédien Victor Rebengiuc apparaît à la télévision avec un rouleau de papier hygiénique qu'il offre symboliquement à tous ceux qui avaient besoin de s'essuyer la bouche après avoir chanté les louanges du système pendant tant d'années. On respirait de l'air frais et ça nous faisait un bien fou.

Le couple dictatorial est arrêté, jugé sommairement et fusillé le jour de Noël. Le procès transmis à la télévision fut une caricature mais il a probablement permis par son dénouement sordide d'ancrer une certitude : avec la mort des Ceaușescu tout retour en arrière était désormais impossible. Une nouvelle ère s'ouvrait avec un nouveau pouvoir qui va s'avérer différent mais loin d'un exercice démocratique que tant de gens comme moi attendaient.

Bogdan Petrescu

Les 30 ans post-révolution ont représenté une perpétuelle transition, pleine de désenchantements, de tristesses et de révoltes. Le sentiment que je vis depuis 30 ans c'est que la Révolution a été trahie, que les sacrifices faits par ceux qui ont payé de leur vie la renaissance d'une autre Roumanie ont été oubliés et leurs et nos idéaux, ignorés ou falsifiés. Si les transformations économiques et sociales de la Roumanie, les réalisations matérielles et l'intégration européenne, nourrissent, en bonne mesure, la pérennité de l'espérance, la dimension morale de la société, la pénétration de l'ancienne nomenclatura et de la Securitate dans presque toutes les articulations de la société et surtout dans la classe politique, - la composante de la société la plus corrompue, la plus incompétente et la plus immorale – ont abimé profondément tous les domaines de la vie et ont déterminé l'émigration de millions de roumains, surtout jeunes et surtout avec des qualités professionnelles remarquables.

Voilà les causes de mes désenchantements, de mes tristesses et de mes révoltes.

Il y a aussi une cause plus personnelle. Ceux qui sont arrivés au pouvoir après la Révolution ont décidé de nommer leur organisme exécutif le *Front de Salut National*. C'est le sigle avec lequel j'ai signé, en clandestinité, pendant plus de 7 ans, les manifestes, les affiches et les lettres anti-Ceausescu ; le sigle avec lequel j'ai aussi signé les lettres, envoyées clandestinement, au poste de radio étranger Europe libre, qui transmettait de Munich pour la Roumanie. Je me sens deux fois trahi : une fois, à côté de tous les Roumains, et après par rapport à mon sigle qui a été sali par tout le mal que les politiciens abrités par ce parti et ces successeurs ont provoqué au peuple Roumain et à son avenir.

Alexandre Melian

Les enfants perdus de Roumanie

Le mercredi 7 novembre 2019, sur les ondes de la Rtb, dans l'excellente émission „ *Un Jour dans l'Histoire*“, Laurent Dehossay recevait Jean-Philippe Légaut dont le dernier livre „ *Enfants perdus de Roumanie*“ est sorti de presse fin août .

Jean-Philippe Légaut est docteur en histoire contemporaine. Sa thèse portait sur « Protéger ou condamner. Histoire des « orphelinats roumains » de Nicolae Ceausescu à l'Union européenne.

Depuis 2006, il travaille avec des enfants et des jeunes en difficulté à Satu Mare, dans le nord-ouest de la Roumanie où il a créé, en 2010, une communauté Emmaüs. Il est d'ailleurs un des membres du conseil d'administration d'Emmaüs international.

Pour écouter l'émission : https://www.rtb.be/avvio/detail_un-jour-dans-l-histoire?id=2550863



Images d'enfants maltraités, mal nourris, privés d'accès aux soins, entassés dans des bâtisses insalubres : en 1989, l'opinion internationale découvrait avec effroi l'enfer des « orphelinats de Ceausescu », au point que leur démantèlement fut une condition sine qua non de l'adhésion de la Roumanie à l'Union européenne.

Au-delà des représentations sensationnalistes diffusées par la presse et les organisations internationales, la réalité de ce phénomène reste encore largement méconnue. Une certitude : du fait d'un manque cruel de moyens et de personnel qualifié, ces « enfants de l'État » ont, par dizaines de milliers, subi pendant des années, sans possibilité d'échappatoire, la rudesse des conditions de vie sous le régime socialiste et une violence quotidienne au sein des institutions censées les prendre en charge. En s'appuyant sur des sources nationales et locales

inexplorées, sur de nombreux témoignages d'anciens mineurs placés, mais aussi sur ses douze années d'observation et de travail social sur le terrain, Jean-Philippe Légaut nous montre pourquoi et comment ces structures ont condamné ceux qu'elles auraient dû protéger.

L'auteur a mené un long travail de recherches à travers les archives, des documents des institutions, ce qui permet d'avoir une vision plus juste et réelle de leurs fonctionnements.

Paru aux Editions Vendémiaire dans la collection « chroniques »

Opération Villages Roumains—WB
Communiqué 19/10 – 07/11/2019

BUNAVESTIRE - Ca omagiu medicului chirurg Ion Popa din Brăila, care a plecat dintre noi spre sfârșitul secolului trecut.

Imi reîntorc neconținut gândurile spre zilele sfârșitului de an 1989 când, odată terminate anevoioasele formalități, mama a putut veni să ne vadă pentru prima oară de când ne aflam pe alt pământ decât cel pe care mă adusesse pe lume. Și nu pot uita cuvintele pe care mi le-a adresat un fercheș funcționar al aeroportului, cuvinte care atunci, în emoția întâlnirii, au fost date uitării : *Pourquoi n'utilisez vous le service de la Croix Rouge pour les handicapés ?* De ce ? De ce nu utilizam oare fotoliul cu rotile pentru bătrâna doamnă pe care picioarele abia o mai duceau ? Știa oare *fercheșul* că doamna venea dintr-o țară exclusă din rândul țărilor civilizate, o țară care nu plătea taxe de aderență la convenții umanitare internaționale deci cetățenii ei nu aveau dreptul să plutească pe rotile în elegantul hol al aeroportului Orly ? Ce fotoliu rulând să asigure România în afară când în lăuntru granițelor bine ferecate se murea de foame și de frig, rele simțite concret de fiecare român în vreme ce libertatea era doar un vis ? Răul ajunsese la paroxism și *Iubitul Conducător* se făcea că nu aude și nu vede ce se întâmplă în jurul lui, ignora că picioarele *Elefantului de lut* se înmoaie și nu vor mai rezista... [...]

[...] *Intors acasă mi-am făcut din emblema de GOLAN un simbol de mândrie patriotică, un imbold pentru mișcarea ce doream s-o extind și în orașul nostru. Simțământul de mândrie mi-a năpădit sufletul când am aflat că Alexandru Paleologu, primul nostru ambasador la Paris după decembrie '89, se declarase „Ambasador al golanilor”, iar Eugen Ionescu se declarase, pur și simplu, Golan. Iată cum un cuvând degradant, aruncat la întâmplare de politicieni iresponsabili, s-a transformat în onoare, prin intermediul unor oameni de valoare ! Nu trebuie să uităm că numai cei lipsiți de valori morale încearcă să își umilească semenii. Tristețea și neputința m-au copleșit când am văzut, din nou pe micul ecran, cum a degenerat „Spațiul liber” din Piața Universității, căruia i se alăturase, așa cum se întâmplă în toate mișcările de stradă, o mulțime de interlopi și tipi dubioși. Această poluare inerentă a „Spațiului Necomunist al Țării” nu a justificat intervenția brutală a Poliției. Au fost bătuți și schingiuiți tineri, studenți care crezuseră că aveau, că își cuceriseră în fine, dreptul la libertate și opinie.*

[...] Cât a durat aici entuziasmul de atunci ? Interesul auditoriului larg se stinge atunci când imaginile șoc dispar de pe ecran și altele, mereu altele dintre multele care băntuie lumea, le iau locul. Mulți dintre cunoscuții noștri francezi au rămas, din păcate, cu convingerea că totul a fost doar o manipulare.

S-a vorbit mult de atunci încoace despre necesitatea unui proces al comunismului, unul asemănător cu cel al fascismului, de la Nüremberg. Dar cine ar fi putut fi un judecător imparțial într-un asemenea proces când comunismul avea adepți mai fanatici aici, în lumea liberă decât acolo unde omul i-a suportat *binefacerile* pe propria lui piele ? Și-apoi valul nestăvilat al emigrației din Europa de est, care a antrenat multe valori dar nu puține gunoaie, a schimbat optica foștilor entuziaști.

Din fericire au rămas contactele umane. Prietenii noștri : Odile, Marc, Pierre, Margo... și ca ei mii de francezi și-au făcut nenumărați prieteni pe care nu conțin să îi viziteze în România. Sunt convinsă că aceste contacte sunt o neprețuită sursă vie pentru țara în care mi-au rămas rădăcinile.

Mă întreb însă cu amărăciunea care îl măcina și pe Ionică atunci când a degenerat „Spațiul liber” din Piața Universității... Mă întreb de ce oare *Bunavestire* din martie '90 nu a reușit să aducă adevărata *veste bună* a eradicării comunismului în România ?

Va veni desigur și o altă, și alte sărbători ale *Bunavestirii*.

Sper că ele vor aduce în sfârșit o reală veste bună !

(Fragments du texte „Bunavestire” écrit par Cornelia Petrescu. Vous pouvez lire l'intégralité sur notre site.)

Cornelia Petrescu, Septembrie 2019, Saint-Laurent-du-Pont

Mărțișor Doinei CORNEA

*Ți-e numele
gură de rai.
iar chipul,
noblețe de glie,
cernit de-o tristețe
ce nu are grai.*

*Tristețea i-a ta,
săraca mea țară
România !*

*Făptura-ți creștină,
golită de sevă
amar răstignită pe
crucea rușinii.
Trădată de cei
care-și zic tot români,
cu toate că-s numai
scursură și pleavă cu chipuri
semețe și-n suflet păgâni.*

Poezia Corneliiei Petrescu a fost difuzată sub anonim la postul de radio “Europa liberă” la 1 martie 1989, în lectura Adrianei POLIZU.

*Uitată
de lumea prea mult ghiftuită.
Prea plină de lacrimi
vărsate-n tăcere
de fii prea supuși
și prea buni,*

*Aceasta-i tristețea
ce azi te-nconjoară,
pământ unde nu mai e loc
de străbuni.
Icoane puține-s în case,
mereu mai puține-s bisericice
poartă icoane...*

*Doina,
firava-ți făptură acoperă vidul
din suflele a milioane de oameni,
Români care plâng,
se revoltă sau speră.*

*Tu,
Doină-simbol,
Doină-mamă, bunică,
în fața ta, mă simt mică.*

Le poste Radio România Actualități en parle:

Le Conseil Départemental de Cluj a fait un don de 100.000 RON pour la reconstruction de la cathédrale Notre Dame de Paris. En même temps, la ville de Cluj possède la plus grande communauté française de Roumanie (académique et bussines)!

Source Viorel Pop

Grenoble est désormais sur la carte électorale roumaine.

En dépit d'une loi électorale très contraignante, des bénévoles roumains ont réussi la prouesse d'ouvrir un bureau électoral afin de faciliter l'accès aux urnes des roumains installés dans notre région.

Le bureau de vote avait été installé dans une salle de l'Eglise orthodoxe roumaine (10 Place Paul Eluard, 38400 Saint Martin d'Hères).

Contact : 0033(0) 6.20.68.35.84

toussaintsgrenoble@yahoo.com

« Si vous voulez tuer un peuple, supprimer lui la mémoire » - (Milan Kundera).

Dans les livres d'histoire, à l'école, on apprend des dates : le 14 juillet 1789, en France, le 1^{er} décembre 1918, en Roumanie, novembre-décembre 1989, en Europe centrale, dans les pays de l'Est, 2007 : les Roumanie et Bulgarie rejoignent l'Union Européenne... C'est la Grande histoire des nations, des conflits, des régimes politiques, des hommes d'état...

Dans notre livre d'Histoires, à Grenoble, en Isère, en France, en Europe, avec la Roumanie, nos dates sont :

- 1988-1990 : il y a 30 ans, quelques milliers de parrainages, en France, en Belgique, aux Pays-Bas, en Suisse, en Grande Bretagne, se mettent en place avec autant de villages roumains voués à la destruction systématique (la politique roumaine de « la systématisation »),
- 1990 : les premières visites à nos nombreux filleuls commencent. Des camions, des convois humanitaires partent pour la Roumanie.

Surprise sur place : de très nombreux Roumains parlent un français étonnant, appris sans jamais avoir quitté leur pays. Ils ont aussi une culture française, tel un espace de liberté admis, un refuge, dans la culture oppressante roumaine d'alors.

Depuis 30 ans, dans la période qui suit, on passe de l'humanitaire, de l'urgence, à des partenariats multiformes :

- des coopérations dans la Santé, le secteur social, l'éducation, la culture bien sûr, l'agriculture beaucoup aussi,
- des échanges d'étudiants, enseignants, universitaires, entre établissements d'enseignement.

Ce sont aussi nos visites et découvertes d'un pays aux multiples richesses : patrimoniale, historique, culturelle, religieuse, paysagère, touristique, évoquée dans les guides vert, bleu, ... Nous les admirons sur place. L'accueil de nos hôtes est particulièrement chaleureux et émouvant. Ils sont fiers de nous accompagner, de nous enseigner leur langue, de nous guider. Quelle autre richesse humaine ainsi prodiguée ! Aujourd'hui que sont devenues les espérances de l'après-communisme ?

Les quelques témoignages de ce numéro SPECIAL 30ANS rappellent :

- la période clandestine pour se libérer, le coût humain de la libération,
- la difficulté pour maintenir l'acquis apparent : la liberté, le regard et l'accès à la démocratie.

Liberté et démocratie : ces mythes de notre temps qui sont nos moteurs de vie, les bases de nos croyances, aspirations à un monde autre.

Depuis 30 ans, à GIR, l'histoire de la famille franco-roumaine subsiste. Les années passent. Les acteurs de la 1^{ère} heure (avant 1989), ceux de la 2^{ème} heure (ces derniers 30 ans) ont bien vieilli : âge et sagesse mêlés. La génération roumaine qui a peu connu le communisme, s'est installée dans une double culture roumaine et française. Ses héritiers sont davantage marqués encore par la culture du pays d'adoption car ils y vivent depuis leur naissance. Cette jeune génération là (parents et héritiers) est une autre source d'espérances car elle est porteuse de son propre avenir à construire aujourd'hui et dans les prochaines décennies.

L'histoire en devenir n'est plus celle d'une guerre froide, Est-Ouest. Elle s'inscrit dans un autre espace géopolitique, dans le contexte d'une Union européenne. Son élaboration et sa construction sont (très) difficiles et souvent remises en cause par certains de ses membres, tellement des disparités multiples et des intérêts particuliers se sont faits jour et prennent le dessus sur un intérêt général. Nos héritiers ont à faire avec ces données.

Leurs aînés deviennent maintenant spectateurs, avec ou sans nostalgie, s'inscrivant dans une démarche-devoir et plaisir- de Mémoire. Ils leurs rappellent leurs petites Histoires, dans la Grande histoire, et les éternels enjeux et valeurs de Paix, Liberté, Humanité, République...

Merci pour tous ces témoignages d' « Il y a 30 ans » et « depuis 30 ans ».

Puissions-nous dans 20 ans reparler de l'Europe !

Pierre Barge, président de Grenoble Isère Roumanie.

« La Roumanie moderne, la Roumanie européenne, la Roumanie normale a gagné aujourd'hui », dit Klaus Iohannis le soir des élections.

La Roumanie a connu ce 24 novembre 2019 une défaite historique de la gauche à l'élection présidentielle. C'est la première fois ces derniers 100 ans que les élections roumaines sont perdues par le gouvernement en place.

Le président de centre-droit sortant Klaus Iohannis emporte les élections avec 66,09 % des voix face à la candidate Viorica Dancila du Parti social-démocrate (PSD) roumain. Le PSD au gouvernement ces 3 dernières années, a été lourdement sanctionné par les électeurs au deuxième tour des élections. Il s'agit du parti politique qui, sous différents noms, domine la vie politique nationale de façon quasi continue depuis la révolution de 1989. Il sort de trois années de pouvoir émaillé des scandales de corruption, fraude, attaques sur la justice...

Viorica Dancila, ancienne première ministre, a obtenu à peine 33,91 % des voix. Jamais un candidat du PSD n'avait obtenu de score aussi faible à une présidentielle. Cette défaite massive vient mettre fin à une cohabitation compliquée entre le président Iohannis et le gouvernement de gauche. Le PSD qui avait pris des accents souverainistes en multipliant les réformes surtout dans le domaine de la justice. Leur but à peine masqué était d'affaiblir la lutte anti-corruption. La victoire du président sortant était quasiment acquise, tellement les critiques de la rue étaient vives et les cas d'abus pratiquement pas cachés.

Un point important à retenir est l'implication de la diaspora qui s'est mobilisée afin d'organiser des centres de vote un peu partout sur le territoire en dépit d'une loi du scrutin fortement alourdie. 94 % de soutien parmi la diaspora

Valentina Bres

Comité de rédaction: P. Barge, V. Brès, M.C. et J.L. Cheval, Ionel Chicinas, Alexandru Melian, OVR WB, Bogdan Petrescu, Cornelia Petrescu, Petra Petrescu, Viorel Pop, Doina Tetcu
Composition: P. Barge, V. Brès